

MATHÉMATIQUE :

Fiction & Cie



Jacques Roubaud
MATHÉMATIQUE :
récit

Seuil
27, rue Jacob, Paris VI^e

CE LIVRE EST LE CENT QUATRE-VINGT-QUINZIÈME TITRE
PUBLIÉ DANS LA COLLECTION « FICTION & CIE »
DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN : 978-2-02-101839-4

© Éditions du Seuil, janvier 1997

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

***People who like this sort of thing will find
this the sort of thing they like.***

Abraham Lincoln

- Ce qui veut dire?
- A peu près : les gens qui aiment ce genre de choses trouveront que ceci est du genre de choses qu'ils aiment.
- Ah... Et Lincoln a dit ça ?
- Oui.
- A propos de quoi ?
- D'autre chose.

*Incipit Vita Nova***1 Il y avait trois issues**

Il y avait trois issues : la première en haut, à gauche, en regardant vers le bas, face au tableau noir. C'était l'entrée principale de l'amphithéâtre (« amphi » disait-on), la porte où se pressaient, bien avant l'heure du cours (huit heures, huit heures et demie ; il faisait nuit encore ; hiver donc, dehors noir ; sans détails, noir), les étudiants cherchant à s'assurer les meilleures places (celles où non seulement on était assis, mais où on entendait distinctement la voix du professeur : un luxe). Devant la porte se tenaient les distributeurs de tracts, les « politiques », du moins quand ils réussissaient à échapper à la vigilance de l'administrateur de l'institut (→ § 10) qui sans cesse essayait de les refouler jusque dans la rue, devant la grille rue Pierre-et-Marie-Curie ou, à défaut, devant l'entrée principale, sur les marches du perron. Ils s'obstinaient, conscients de l'importance planétaire de leur lutte.

J'arrivais tôt (j'arrive toujours tôt), et je m'asseyais presque en haut de l'« amphi », à peu près au niveau de la porte, dans la partie « montagne » de cette assemblée (pour employer le vocabulaire politique de 1793), de cette fausse Convention dont les étudiants supposés studieux, ceux qui se plaçaient aux premiers rangs, constituaient le « marais ». Je m'installais de préférence au fond de la rangée, sur le banc étroit et inconfortable, où je n'avais qu'un voisin de droite, où mon voisin de gauche n'était pas le mur, comme plus bas dans les gradins, mais un bord, une paroi vitrée.

L'amphi se remplissait, le bruit des conversations faisait peu à peu place à celui des papiers, au grincement de la craie sur le tableau, là-bas, et à travers la buée des respirations je voyais, derrière le verre sale, la nuit presque attentive, proche, lentement s'évaporer en froideur humide pour faire place à un jour pâle, et triste.

Entre le début et la fin du cours l'obscurité nocturne abandonnait la ville pour faire place à une pénombre grise, hivernale. Mais au moment où je venais m'asseoir, prendre ma place inconfortable, étroite, au sein de ce volume universitaire aux tranches trapézoïdales (un trapèze rectangle inversé, à la base tournée vers le ciel), encore presque vide, quand la vitre était encore nue de la buée des respirations, je me voyais, en regardant vers le dehors, presque au-dehors moi-même, immédiatement adjacent à la nuit, contigu à sa masse toujours impénétrable et bleue, sombre.

Le jour, au-dehors, naissait lentement, médiocrement, pénétrait avec peine, insuffisamment, le ronronnement studieux, triomphait difficilement de l'insuffisante lumière électrique, froide. C'était au milieu de difficiles années, pendant l'année universitaire 1954-1955 ; lieu : l'institut Henri-Poincaré – amphithéâtre Hermite ; rubrique : certificat de Calcul différentiel et intégral (CDI) – M. G(ustave) Choquet, professeur.

Je me tournais, je voyais mon image se former quelque part en l'air extérieur, conformément aux règles les plus banales et les mieux assurées de l'optique géométrique (certificat de Physique générale), puis se couvrir de buée, puis devenir imprécise, s'affaiblir, disparaître. Il faisait nuit, et c'était l'hiver. Il faisait froid ; froid dehors, froid dans l'amphi mal chauffé. J'appuyais ma main sur le verre nu, je le pressais de la paume, pour effacer la buée, pour mieux distinguer mon image, celle de mes voisins et voisines studieux, et surtout m'ébahir, engourdi, de la qualité énigmatique de cette lumière paradoxale baignant des visages suspendus en l'air extérieur, sans support, lumière jaune électrique & virtuelle, illuminant comme une poche d'espace gelé, creusée dans la nuit inflexible.

C'est dire que j'écoutais distraitement, notant paresseusement sur mon cahier, en bribes quasi illisibles, quelque définition d'al-

lure pas trop inquiétante, ou le corollaire évident d'un théorème restant, lui, entièrement mystérieux. Encore fallait-il que les énoncés laissent une trace déchiffrable sur le tableau.

Mais « Choquet » – on disait « Choquet », comme on disait « Schwartz », ou « Bouligand », avec ces guillemets oraux implicites qui sont moins une marque de familiarité désinvolte qu'une désignation citationnelle, une individuation apparente mais en fait impersonnelle de la « fonction professeur », qui ne se colorait que secondairement, à mesure que l'« année » avançait, que s'approchait le mois des examens (juin), d'un halo réactionnel collectif, de rejet ou d'adhésion, d'inquiétudes et d'anecdotes, lesquelles, triées, épurées, compliquées et déformées, ainsi qu'il convient à une tradition orale, se transmettraient aux populations d'étudiants de l'année suivante pour constituer peu à peu la légende professionnelle des noms, devenus « portraits », en ce sens très singulier, de leurs porteurs – « Choquet », disais-je, écrivait peu sur le tableau. Il parlait sa mathématique, sans notes, parfois dessinant en l'air avec les mains, gestes de géomètre.

Les mathématiciens, dans la représentation ordinaire qu'en ont les gens, celle qui surgit spontanément quand on rencontre quelqu'un qui ne vous connaît pas et qui apprend que vous êtes quelqu'un qui « fait des mathématiques » (elle se révèle immédiatement après la phrase rituelle : « au lycée (ou “à l'école”), moi, j'étais nul en maths »), s'expriment dans une langue pour presque tous incompréhensible, donc prestigieuse, offrant des vérités à la fois capitales et indéchiffrables. La réaction de la population de l'amphi du CDI de 1954 aux premières paroles de Choquet, qui s'expliquait pour la première fois dans ce rôle (dans cette capacité) en ces lieux (il venait de prendre la succession d'un des derniers représentants de l'école ancienne d'analyse « à la française », « Valiron »), fut étonnamment semblable à la réaction courante des non-mathématiciens : l'effarement. Quel que fût leur « passé » mathématique, ils ne s'étaient pas attendus à cela.

2 Il y a quelques années nous avions, mon ami Pierre Lusson et moi-même,

Il y a quelques années (au milieu des années quatre-vingt) nous avions, mon ami Pierre Lusson et moi-même, au département de mathématiques de l'université Paris-X (Nanterre), une très jolie jeune collègue, une ATER (assistante transitoire d'enseignement et de recherche, si je ne m'abuse (mais je m'abuse peut-être : déjà ces noms, ces sigles, ces images d'un passé pourtant encore si récent se couvrent de buée (d'ailleurs toutes les images, tous les souvenirs, dès qu'on souffle dessus pour les réchauffer, se couvrent de telles buées, s'affaiblissent, pénétrés partout d'imprécision))). Et un lundi matin, comme nous étions ensemble dans le minuscule bureau de notre « département », voyant Sonia bâiller légèrement en sortant la feuille d'exercices de logique de son cartable (cartable, dis-je ; non « serviette » ; je ne devrais pas : le mot cartable est certainement lui-même un mot préhistorique), Pierre lui dit (en substance) : « On danse le week-end, et le lundi on bâille ! » Elle en convint. On bavarda sur ce thème un moment.

Et Pierre, encouragé par ce premier succès conversationnel (il était, il est, comme « l'enfant d'éléphant » de Kipling, plein d'une « insatiable curiosité »), heureux par ailleurs de pouvoir utiliser, grâce aux renseignements fournis par Juliette et Cécile, ses filles, un vocabulaire adéquat à la circonstance, posa à Sonia une autre question : « Et quand vous allez danser “en boîte” est-ce que vous leur dites, à vos danseurs, que vous êtes mathématicienne ? » La réponse de Sonia fut immédiate : « Ah non ! je l'ai fait une fois, mais je n'ai jamais recommencé ! »

Car, devant la Mathématique, incarnée de manière si inattendue, si imprévisible, si brusque, non par le visage traditionnellement peu amène d'un ancien instituteur ou professeur, ou la caricature du savant fou de l'opinion commune, mais par une jeune fille, et qui plus est aussi jolie que Sonia, le réflexe spontané du danseur avait été la fuite.

Ainsi, face à la brusque métamorphose de l'objet mathématique qui s'opérait devant leurs yeux (devant leurs oreilles surtout), les étudiants les plus aguerris, anciens des classes préparatoires ou rescapés de l'hécatombe des deux sessions d'examen du certificat de Mathématiques générales, avaient senti vaciller leurs certitudes les mieux établies : ils s'étaient fait de la mathématique, au cours de leurs précédentes études, une représentation devenue peu à peu invariable, ronronnante et stable, et voilà qu'elle changeait tellement qu'elle se refermait, hermétiquement, devant eux. Et ce nouveau visage, ils ne le trouvaient généralement pas joli.

Le désarroi des redoublants était le plus palpable : entre les cours de « Valiron » de l'année précédente et ceux de « Choquet » ils ne découvraient pour ainsi dire aucun point commun ; comme si, pendant les vacances universitaires, cette science avait été remplacée par une autre, qui n'eût porté que par commodité le même nom.

Certains, tel le danseur de Sonia, s'enfuirent, changèrent définitivement d'orientation. Quelques-uns trouvèrent cette péripétie sévère mais drôle, puis, somme toute, séduisante. La plupart entreprirent seulement d'apprendre (éventuellement de comprendre) ce qu'on leur exposait. Voilà, n'est-ce pas, le vrai « incontournable », la banalité même de l'enseignement : écouter (lire), retenir, restituer, tout cela sans trop réfléchir. Il s'agissait, cependant, d'une situation exceptionnelle. Tous en étaient conscients. Une rupture avait eu lieu, une tradition devenue routine avait succombé, et quelque chose d'autre commençait là (ils en étaient les témoins involontaires), avec ostentation, avec désinvolture. « Choquet », c'était clair, semblait s'amuser de leur, de notre désarroi. Du passé (mathématique) on avait fait, apparemment, table rase (→ § 11).

Vu depuis la porte, dans le mouvement du regard, comme je le fais au souvenir en ce moment, le rectangle des bancs, des tables, des gradins semblait une page, abondamment ponctuée de signes d'attention ; avec, pour « en-tête », le tableau devant lequel parlait, debout, le professeur (les mathématiciens, à la différence des « littéraires », parlent toujours debout). Dès avant l'heure, l'amphi était plein. La nouveauté intimidante du contenu, l'absence de manuels (le précédent titulaire de la chaire, le professeur Valiron,

avait écrit un livre, que tous les étudiants possédaient et dont, semble-t-il, les dernières années de son enseignement, il se bornait à commenter au tableau, obscurément, quelques chapitres) rendaient l'assistance aux cours presque obligatoire.

En ce temps-là le professeur ne pénétrait pas dans la salle de cours par la même entrée que les étudiants. Une autre porte s'ouvrait en bas, à la droite de l'immense tableau à trois éléments articulés prêts à glisser les uns sur les autres à volonté, sauf panne ou fausses manœuvres, commandés par un autre tableau, un tableau de bord électrique situé sous la longue table qui le séparait des premiers bancs. (A moins qu'il n'ait été placé au bas du tableau noir même ; ou sur les côtés ; en fait, je n'en sais rien : il suffit que je pense à une quelconque de ces possibilités pour aussitôt la voir !)

(Je regarde depuis le haut de l'amphithéâtre, debout ; je le vois s'étendre au-dessous de moi, à moitié plein ; l'heure du commencement du cours s'approche. Le monde d'où surgit cette image du passé vient juste de naître, et il cessera avec elle, c'est-à-dire immédiatement après ces mots, et qui plus est presque instantanément. Je vois la surface lisse et noire du tableau, couverte à gauche d'un nuage de poussière fine de craie, la trace d'un effacement ; et d'un dessin, constitué de deux ovales peu réguliers, des « patatoïdes » pourrait-on dire, empiétant l'un sur l'autre, s'intersectant, leur partie commune hachurée. L'intensité, la proximité physique de cette surface noire, de ce dessin, sont des traits essentiels de ce souvenir : ils sont si proches, si nets à mon regard qu'ils ne peuvent que montrer un réel, qu'avoir été.)

3 Derrière cette porte se trouvait un espace protégé,

Derrière cette porte d'en bas se trouvait un espace protégé, un sanctuaire professoral : pas un bureau mais une salle de cours en miniature, avec tableau, table, chaise, de la craie, encore de la craie, toujours de la craie. On n'y pénétrait pas sans autorisation

expresse, pour poser une question, demander un éclaircissement, un conseil.

Le cérémonial d'entrée du professeur, même s'il était loin de la pompe qui régnait alors à la Sorbonne (comme dans l'amphi Richelieu, au nom prédestiné, où j'avais suivi une ou deux fois les cours de Linguistique générale du professeur Martinet), symbolisée non seulement par l'antiquité chargée d'ombres vénérables du décor mais par la présence d'un appariteur (je ne parle pas du Collège de France, où la parution-apparition en scène du maître est encore aujourd'hui solennellement annoncée), maintenait une distance sévère entre les deux pôles de la relation de communication « aurale » du savoir, entre émetteur (le professeur) et récepteurs (les étudiants : nous, moi). Il m'a fallu plusieurs mois avant d'oser franchir une première fois cette porte d'en bas. Cela ne m'est pas arrivé souvent.

Beaucoup plus tard, dans les années soixante-dix surtout, pendant le long crépuscule de l'IHP (prononcer <lâchepé>, nom familier de l'institut Henri-Poincaré), qu'avaient déserté d'abord les étudiants, devenus trop nombreux et surtout dispersés après la tourmente soixante-huitarde dans les nouvelles universités issues, par multiplication cellulaire, de l'unique et obèse Université de Paris, puis peu à peu presque dessaisi de toutes activités proprement mathématiques (revenues en partie il y a quelques années), mais que quelques-uns ne se résignaient pas à abandonner tout à fait aux physiciens, y maintenant, combat d'arrière-garde, des « séminaires », s'y retrouvant à petits groupes pour travailler devant un tableau noir (les couloirs, les salles presque déserts maintenant), je suis souvent revenu, quasi clandestinement, dans ce petit bureau.

En mai ou juin, l'année universitaire finissante laissait assez de temps pour ces flâneries mi-studieuses mi-nostalgiques, et j'y donnais rendez-vous de travail, les samedis matin, quand les deux amphes (Darboux et Hermite), et la « salle U ou V » de la rue d'Ulm (désignation proprement « heisenbergienne »), qui auraient été mes premiers choix, étaient, par extraordinaire, occupés, à mon « élève » (« Bonnin », de Dijon), et à « l'élève, ("Pallo"), de mon élève "Bonnin" », pour de longues séances de « calculs de

parenthèses » (aux dispositions traduites, cabalistiquement pour le profane, en « notation polonaise », ces longues séquences que nous bâtissons sur les toujours deux mêmes symboles : des « alphas » et des points : « alpha point alpha point alpha alpha point point point », par exemple (→ § 12)).

La matinée avançait, il faisait chaud. J'ouvrais la petite fenêtre aux vitres dépolies donnant sur l'allée qui s'enfuit au pied du bâtiment vers un portail situé entre l'Institut de Géographie et l'Institut océanographique ; et de l'autre côté de l'allée, entre l'allée et la rue, le soleil pointillait le fouillis végétal de ses propres séquences, bien plus incompréhensibles, variées et enchevêtrées que les nôtres.

Sur cette allée s'ouvrait la troisième issue de l'amphi : une autre porte, tout en bas, à gauche cette fois du tableau (→ § 13). Mais elle ne s'ouvrait que de l'intérieur. Aussi, en cas de retard, quand on se hâtait depuis le carrefour de la rue Saint-Jacques et de la rue Gay-Lussac, sur le sentier hivernal mal éclairé bordé de longues silhouettes noires d'arbres nus et de mystérieux laboratoires en briques qui auraient été toulousainement rose-rouge sans l'obscurité et la suie, on ne pouvait pas pénétrer par là dans l'amphithéâtre. Il fallait faire tout le tour du bâtiment, d'un côté ou de l'autre, soit vers les marches du perron et le couloir central, soit, retournant en arrière, rejoindre, par un escalier extérieur en ciment, un autre couloir, orthogonal au premier, confluant avec le premier devant la première porte, et qui passait le long de la « Salle des étudiants ».

C'est par cette troisième issue que s'écoulait, abasourdi, le flot des auditeurs des premiers rangs, dès que le silence professoral s'était fait. Ils s'en allaient vers les cafés, les bibliothèques, (« Sainte-Genève », « la Sorbonne »), vers le métro, vers le jardin du Luxembourg (le « Luco »), vers d'autres cours, vers l'École normale supérieure toute proche, rue d'Ulm (pour ceux des « normaliens » et de leurs dépendants intellectuels ou sentimentaux qui daignaient faire l'effort de se traîner jusque-là, dans des lieux aussi peu dignes de leur rang. Ils y venaient en fait relativement nombreux cette année-là écouter « Choquet » qui n'était pas considéré comme indigne de leur auguste présence. Mais pour rétablir

l'équilibre sans doute, après ce compromis et cette promiscuité, certains d'entre eux tenaient à manifester leur condescendance en agitant quelques rangs par des bavardages locaux à voix mi-basse, d'autres en se signalant par la singularité de leur tenue vestimentaire, comme « Douady » qui apparaissait parfois au milieu d'un cours, pieds nus, en pyjama).

En ce temps-là, on ne s'interdisait certes pas les murmures, ni même, parfois, les chahuts, qui sont aussi vieux que les universités ; ni les allées et venues dans les régions hautes de l'amphithéâtre, du côté de la porte d'entrée. Mais ce n'étaient là que des agitations collectives, impersonnelles, d'une masse de têtes indifférenciées. Nul ne faisait entendre, seul, sa voix, sa propre voix. Et surtout, nul n'interrompait le déroulement didactique de la parole professorale pour poser, publiquement, une question : l'expression d'un doute ou, pis, la dénonciation d'une erreur.

Telle était la règle générale, dans les cours de sciences du moins. Mais cet hiver-là l'auditoire restait, de bout en bout de l'heure, sinon attentif, du moins particulièrement silencieux. Les mouches proverbiales qui, si on en croit notre vieux « langage cuit », fréquentent volontiers les salles de conférences auraient même pu, parfois, faire entendre dans l'amphi Hermite le battement de leurs ailes en vol. Et je veux insister sur ceci : que ces silences avaient une densité et une tonalité particulières. Ils n'étaient indice ni d'émotion, ni d'enchantement, ni seulement de concentration appliquée. Ils marquaient avant tout la perplexité, ou même la stupéfaction. Je partageais cette stupéfaction.

4 Ce livre ne justifiera sans doute que faiblement la provocation de son titre

Ce livre ne justifiera sans doute que faiblement la provocation de son titre. Je dois le dire avant d'aller plus loin. Il serait non seulement malhonnête mais absurde de laisser croire le contraire.

Notre antique, vénérable et toujours jeune aïeule, La Mathématique, née, dit-on, il y a vingt-six ou vingt-sept siècles sur les bords de la mer Égée ne trouvera pas en ces pages un monument de papier digne d'elle. Il est vrai qu'elle n'en a guère besoin.

L'auteur du livre (celui qui, ici, dit « je ») est (a été, plutôt) ce qu'on appelle un mathématicien. Il a (c'est de moi que je parle) consacré de très nombreuses heures à étudier, à enseigner, gravissant avec lenteur quelques échelons de l'échelle enseignante dans l'université, de simple assistant à maître-assistant à maître de conférences à professeur sans chaire (désignations aujourd'hui caduques ou ayant changé d'affectation) à professeur (mais pas au plus haut degré de l'échelle), à essayer d'augmenter la somme d'idées et de résultats qui constituent la (ou les) mathématique(s), mais ne contribuant en fait que d'une façon très obscure à son avancement. J'ai été un parmi beaucoup, un quelconque parmi ceux, très nombreux, de plus en plus nombreux, qui s'efforcent (l'immense majorité n'y parvenant que de manière négligeable) sans cesse de modifier, redessiner son visage. S'il s'agissait de dresser un monument à cette science, je ne serais donc pas, loin de là, le mieux qualifié pour le faire.

Mais il est vrai aussi que le titre de cet ouvrage ne saurait être un autre. La mathématique, au moins l'idée de mathématique, plutôt que la masse impossible à saisir dans sa totalité de ce qui la constitue (ou, plus restrictivement et plus exactement, la constituait comme science (ses branches, ses concepts, ses théorèmes) pour quelqu'un, et pour moi dans les années de mon immersion la plus entière dans son labyrinthe), la **Mathématique** est bien ce qui donne à mon livre son impulsion, son départ, son *impetus* et, symétriquement, mène à sa fin projetée, à son aboutissement, à l'élucidation du sens même de son existence, à la réponse, non, à une réponse à la question que pose tout livre : pourquoi ?

Mais ce n'est là, au fond, qu'une instance particulière du rapport qui unit un livre et son titre, que j'énoncerai sous la forme d'un axiome, emprunté à Gertrude Stein :

axiome **Un titre est le nom propre d'un livre.**

Et le livre alors n'est pas autre chose que ce qui répond (tente de répondre) à la question : pourquoi ce titre-là ? cas particulier à son tour, sous l'éclairage de l'axiome ci-dessus, de la question (de l'énigme si l'on veut) du nom propre : qu'est-ce qui unit un nom propre au « singulier », au singulier absolu, irréductible et rigide dont il est le nom ? Je le dis encore autrement : un livre est l'auto-biographie de son titre et, comme tel, la narration d'une singularité (→ § 14). Les deux points qui suivent le mot « mathématique » dans le titre que j'ai choisi pour cette branche de mon ouvrage (une continuité-discontinuité de prose qui excède les pages que vous lisez ici) sont placés là dans cette intention.

J'ouvre ma fenêtre à l'air, pour quelques moments encore, nocturne ; une heure entre nuit et jour : entre quatre et cinq heures (solaires) ; un début de mai, rue d'Amsterdam, dans le neuvième arrondissement de Paris. L'air du dehors (de la cour) est froid, le bleu sombre du ciel se dilue, s'atténue. J'ai attendu plus de trente-sept ans pour oser m'arrêter, fixer délibérément cette image, cette poignée d'images : de tableau, de bancs, de têtes, de dessins à la craie, chargée de sens. Je la sors de son enfer, ou des ses limbes. Je la sors de mon souvenir pour l'effacer, comme tous les souvenirs que je fixe, en les écrivant, comme les « patatoïdes » de craie tracés par « Choquet » sur le tableau, autrefois.

Mais avant de l'effacer je la charge de sens ; ce sens vient après coup, je le sais. Je sais même que, d'année en année, sans sollicitations conscientes du souvenir, l'image s'est encombrée de nombreux sens successifs, confus, incohérents, contradictoires peut-être, et que celui que je lui donne aujourd'hui, pas si clair lui-même, n'est que leur résultante, compliquée et déformée de mon intention : commencer la « chromatographie » sur buvard de papier de ce mot ponctué, qui constitue à lui tout seul mon titre, **Mathématique :**. Cette image, ces images entrelacées les unes aux autres me sont revenues presque sans sollicitation dans l'air glacial de mai, sont entrées certes par hasard dans mon récit en résonance avec cet air froid de mai, en quelque affinité d'origine irrécupérable avec cet autre air froid semi-nocturne aussi, hivernal lui, de 1954, mais elles se sont présentées aussi en réponse à une décision narrative (→ § 15).

Il se trouve également que le mathématicien que j'ai été n'a plus, depuis quelques mois, qu'un rapport beaucoup plus léger, sans obligations, en partie ludique et sans grand sérieux (au sens des institutions proprement dites de la communauté mathématique) avec ce qui fut, à peine moins d'années que les trente-sept que j'ai comptées plus haut, une existence professionnelle. Je ne les enseigne plus, comme telles, selon un programme reconnu et sanctionné par une université (l'université de Paris-X Nanterre, en l'occurrence). Elles ne jouent qu'un rôle accessoire (même si inévitable) dans le « cours » ou « séminaire » de « Poétique formelle » dont je m'occupe à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS).

C'est pour cette raison vraisemblablement que j'ai cessé de me sentir coupable, non d'avoir renoncé à être, après le milieu des années soixante-dix, un mathématicien « pur » productif, ce que je n'ai jamais été que très peu, (et la « productivité » du mathématicien ne dépend pas seulement de sa volonté), mais plus impardonnablement d'avoir abandonné, pas totalement mais dans une large mesure, l'effort, ardu quoique nécessaire, de suivre le cheminement et la progression des idées dans les deux ou trois régions des mathématiques où j'avais réussi à comprendre, ou à croire comprendre, quelque chose de ce qui était en jeu. Le changement de statut qu'a représenté la reconnaissance institutionnelle partielle d'une activité de « mathématiques appliquées », dans une direction très spéciale, frivole aux yeux de beaucoup, la « poétique »!, qui s'était en fait substituée, dans les mêmes années, à des recherches proprement mathématiques, m'a libéré en quelque sorte de cette espèce d'obligation morale (et partant d'un remords) que je me sentais envers ce qui était une passion ancienne. Je me suis senti libre de ces attaches, et j'ai pu envisager d'entreprendre ce qui sera ce livre. Mais je n'ai pu le faire qu'en prenant acte d'un renoncement.

